

# Des métiers traditionnels aux technologies de pointe : les mutations de l'artisanat

Rencontre du Café des techniques du jeudi 24 avril 2003 au Musée des arts et métiers  
A l'initiative de l'AFAS, en collaboration avec l'Association des Amis du Musée des arts et métiers  
Avec le soutien de la Délégation à la recherche et à la technologie d'Ile-de-France

avec la participation de

**Loïc Bonnaud**, chargé de mission, Chambre des métiers des Côtes-d'Armor et Véhipôle

**Olivier Contant**, chef de projet développement technologique et innovation, Institut supérieur des métiers

**Patrice Durand**, directeur de la communication, Assemblée permanente des chambres de métiers (APCM)

**André Malicot**, directeur de la formation, des études et de la recherche, les Compagnons du devoir

Rencontre animée par **Nathalie Milion**, journaliste scientifique

## **Pourquoi cette rencontre ?**

*L'artisanat, c'est plus de 250 activités dans l'alimentaire, le bâtiment, les travaux publics, l'automobile, les métiers d'art, la réparation, la santé, la décoration, le transport, l'imprimerie... Comment conjuguer savoir-faire traditionnel et innovation ?*

*Certains métiers se trouvent totalement transformés par des nouvelles technologies. D'autres doivent sans cesse suivre les évolutions technologiques pour assurer la maintenance des nouveaux systèmes. Sans oublier les artisans qui n'hésitent pas à mettre leur talent au service de l'industrie (fabrication de pièces sur mesure).*

*Si certains métiers sont voués à disparaître, d'autres apparaissent pour satisfaire aux nouvelles attentes et exigences de notre société.*

*Découvrez au travers d'exemples multiples et variés, la richesse des interactions entre le monde de la recherche, de la technologie et le secteur de l'artisanat. Dans ce lieu au nom prédestiné, des spécialistes vous font partager leur expérience et leur réflexion sur le devenir des métiers.*

## **R. Klapisch :**

Bonsoir mesdames et messieurs. Bienvenue à cette rencontre du Café des techniques organisée par le Musée des arts et métiers et par l'Association française pour l'avancement des sciences. Aujourd'hui, nous bénéficions d'un cadre magnifique et historique au sein duquel nous allons parler du renouveau de l'artisanat. C'est Nathalie Milion qui mènera le débat.

## **N. Milion :**

Le sujet de cette rencontre est l'artisanat et plus exactement les mutations de l'artisanat. Nous allons nous poser la question de savoir ce qu'est l'artisanat, de ce que sont les artisans en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle. Il existe un raz de marée de nouvelles technologies, le savoir-faire a-t-il encore sa place ? C'est peut-être une question qu'il faudra poser ce soir. Les artisans vont-ils disparaître ou sont-ils l'avenir de l'entreprise ?

Au préalable, nous allons définir ce qu'est l'artisan, ce qu'est une très petite entreprise. En France, on dénombre 800 000 petites entreprises qui comptent en moyenne 2,6 salariés, et représentent 35 % des entreprises françaises, ce qui n'est pas négligeable.

Je vais vous présenter les intervenants, et pour commencer Loïc Bonnaud, qui nous vient des Côtes-d'Armor, chargé de mission à la Chambre des métiers. Vous animez la vitrine du futur de Véhipôle, qui est un concept unique de formation de service après-vente automobile. Vous formez ainsi les gens qui réparent et qui entretiennent nos voitures.

## **L. Bonnaud :**

On les appelle «mécanicien automobile».

**N. Milion :**

Vous vous occupez plus exactement de la vitrine du futur qui comprend la partie formation de Véhipôle et tout ce qui est veille stratégique, laboratoire d'expérimentation. Ce Véhipôle a le label de pôle d'innovation.

**L. Bonnaud :**

On l'a effectivement encore pour cette année et j'espère que cela va continuer puisque d'autres projets vont être mis en route.

**N. Milion :**

Je vous présente ensuite Olivier Contant qui est chef de projet développement technologique et innovation à l'Institut supérieur des métiers. Vous animez le réseau de diffusion des innovations dans l'artisanat c'est-à-dire, entre autres, les pôles d'innovation dont fait partie Véhipôle. En France, on compte 17 pôles et bientôt 18. Ces pôles d'innovation servent d'intermédiaires entre le monde de l'entreprise et celui de la recherche technique. En quelques mots, l'ISM est une association créée en 1990 par trois membres fondateurs que sont l'Etat, les Chambres des métiers et les organisations professionnelles de l'artisanat. Vous organisez les formations des conseils de l'assistance technique, mais pas en direction des artisans eux-mêmes.

**O. Contant :**

Tout à fait, nous ne travaillons pas à destination des entreprises, mais plutôt à destination de leurs représentants qui sont situés au niveau des Chambres des métiers ou au niveau des organisations professionnelles.

**N. Milion :**

A côté de vous, Patrice Durand. Avec vous, apparaît le mot *communication*. En effet, vous êtes directeur de la communication à l'Assemblée permanente des Chambres de métier et j'insiste sur «de métier» et non «des métiers». L'idée de communication autour de l'artisanat est peut-être quelque chose d'assez nouveau. En préparant cette intervention, vous me disiez que l'artisanat traîne une image à la Zola, c'est-à-dire un point négatif. Depuis ces dernières années, les choses changent. Vous utilisez les nouveaux moyens de la communication pour faire changer cette idée auprès du grand public, qui ne se laisse pas facilement faire.

Enfin, André Malicot. Vous êtes directeur de la formation, des études et de la recherche des Compagnons du devoir. On ne devrait plus présenter les Compagnons du devoir, néanmoins, je vais le refaire en quelques mots : 5 300 apprentis, 3 300 jeunes qui font le fameux tour de France, 15 000 stagiaires en formation continue puisque vous faites de la formation initiale et de la formation continue. Vous êtes présents dans 35 pays, c'est l'international ! Vous avez formé 120 maçons au Brésil, vous êtes partout dans le monde. Pour la partie études et recherche, c'est par exemple l'encyclopédie des métiers que vous

êtes en train de faire. Vous m'avez dit que c'est Diderot et d'Alembert en pire !

**A. Malicot :**

Par exemple, pour les charpentiers, cela représente 11 volumes, chaque volume comprenant 10 cahiers et chaque cahier faisant 50 pages soit un total de 5 500 pages sur les savoir-faire du charpentier constructeur bois.

**N. Milion :**

Vous avez actuellement deux mètres linéaires de livres dans votre bureau et cela augmente de mois en mois !

Vous travaillez, depuis 1998, avec des groupes qui réfléchissent quatre à cinq fois par an sur le devenir des métiers. Cela tombe bien parce que c'est le sujet qui est au cœur de ce Café des techniques.

Avant de vous céder la parole, mesdames et messieurs, je vous remercie de votre présence et je vous rappelle qu'un Café des techniques est interactif. C'est à vous de poser toutes les questions qui vous sembleront opportunes. Il n'y a pas de questions idiotes ou naïves, n'hésitez pas, vous êtes ici pour apprendre, pour poser des questions. Y-a-t-il une première question dans l'assemblée ?

**R. Klapisch :**

Je suis très content de la présence de M. Bonnaud avec qui j'ai pu discuter de ce sujet, et je me rappelle quand, il y a 50 ans, j'ai acheté ma première 2 CV d'occasion, elle avait 200 000 km au compteur. Elle pouvait donc tomber en panne et, à l'époque, dans un village, un mécanicien était quelqu'un qui avait un hangar avec une trousse à outils, et il pouvait démonter. Un jour, je suis tombé en panne dans le nord de la Grèce et là on n'a pas changé la pièce, mais un forgeron me l'a redressée. Aujourd'hui, j'ai une voiture un peu plus moderne, mais ce qui me frappe, c'est que, lorsque je vais chez un concessionnaire, je constate qu'il n'y a plus d'outils individuels. On a l'impression que c'est vraiment un prolongement de l'usine, avec l'informatique et même l'Internet qui vous annoncent que vous avez la panne numéro tant.

Je pose la question : certes, c'est une évolution incontestable et inéluctable, mais n'est-ce pas un obstacle à la formation d'une petite entreprise d'une personne qui a son CAP et qui démarre ?

**L. Bonnaud :**

Oui, c'est un obstacle parce qu'entre la 2CV et les voitures d'aujourd'hui, l'évolution a été importante. On parle de plus en plus de véhicule multiplexé c'est-à-dire que tous les systèmes électriques et électroniques sont connectés. Aujourd'hui, si le technicien mécanicien n'a pas les outils du diagnostic, il n'est pas capable d'identifier la panne, ce qui implique, pour nos petites entreprises de moins de 10 salariés (un garage est généralement composé d'un compagnon, d'un apprenti, du patron et de son

épouse qui fait la comptabilité), des problèmes parce que l'investissement est extrêmement lourd.

La nouvelle réglementation européenne qui va se mettre en place et qui sera définitive en octobre, risque de perturber et de poser des questions à certains garagistes car l'investissement demandé s'élève à presque 100 000 € pour se mettre aux normes avec tous les outils de diagnostic. S'ajoutent à cela les connexions Internet avec des mises à jours continues.

Il faut donc savoir que lorsque vous tombez en panne, aujourd'hui, avec un véhicule haut de gamme ou moyenne gamme, le technicien expert (il y a maintenant le mécanicien de base et on parlera de plus en plus de technicien expert) doit se connecter sur un boîtier de servitude de la voiture pour essayer d'identifier la panne. Quand la panne ne peut pas être identifiée sur place, le relais se fait automatiquement sur des plates-formes constructeurs et ce sont des ingénieurs qui interviennent à ce moment-là. Ils sont donc capables, à partir des connexions Internet, de faire un téléchargement sur les cartes pour en faire des modifications et pour que cela fonctionne.

Vous voyez donc bien le cheminement du mécanicien qui avait les mains dans le cambouis et qui travaillait autour de votre 2 CV ou comme dans certains garages, notamment dans les pays africains où l'on répare la voiture sur le bord du trottoir. Il existe encore un ancien parc de 15 millions de véhicules et il y a donc encore du travail pour ces gens-là, mais d'ici à quelque temps leur situation deviendra très difficile.

On pourra avoir des alternatives dont on parlera plus tard et notamment par l'aspect formation qui est de plus en plus important.

#### **N. Milion :**

Peut-on dire, M Malicot, pour rebondir sur ce que viennent de dire M. Bonnaud et M. Klapisch, qu'il y aurait des vieux métiers et des nouveaux métiers ? Je prends l'exemple du carrossier de M. Klapisch, est-ce un nouveau métier qui vient d'apparaître ?

#### **A. Malicot :**

C'est une question qui revient souvent quand on évoque les Compagnons du devoir, on dit : «Ce sont des métiers anciens et traditionnels», et parmi les métiers pour lesquels nous assurons des formations, on trouve le métier de carrossier. Est-ce un nouveau métier ? Pour moi, ce n'est pas un nouveau métier, c'est une nouvelle manière d'être pour un métier.

Notre approche est d'envisager le métier comme ayant une histoire. Quand je discute avec un carrossier qui fait de la carrosserie plus de construction que de réparation, je suis frappé de voir qu'on ne passe pas dix minutes avec lui sans qu'il nous évoque ses ancêtres. Et quand c'est le cas, il nous parle du charron et de ceux qui faisaient des carrosses et en particulier, des roues de carrosse. Ce charron est devenu, au début du siècle dernier, menuisier en voiture parce que les ossatures ou les structures de voiture

étaient, à l'époque, en bois et il faisait ainsi de la menuiserie automobile. Puis peu à peu, il est passé au métal et aujourd'hui, il travaille les matériaux de synthèse et des systèmes hypersophistiqués parce que lorsque vous faites, par exemple, un camion qui va devoir transporter des jeunes poussins d'un bout à l'autre de la France, un jour, il y aura des problèmes particuliers de ventilation, etc. ; le métier de carrossier devient ainsi une filiation à partir d'un métier qui était ancien et qui ne correspondait plus à un besoin.

On a un peu la même chose chez nous avec les mécaniciens, pour reprendre votre exemple. On forme des mécaniciens de maintenance de systèmes automatisés, et c'est la même situation à savoir qu'ils ne manquent jamais d'évoquer leur origine. Le forgeron capable de forger la pièce pour réparer la 2 CV était surtout, dans les campagnes, celui qui forgeait les socles de charrue. Ce forgeron est devenu par la suite mécanicien en machines agricoles quand les premiers tracteurs sont arrivés, et derrière les tracteurs, d'autres machines ont été accrochées. Il est ainsi devenu mécanicien constructeur de machines spéciales. Il a donc peu à peu évolué et, maintenant, on le retrouve à travailler derrière un écran d'ordinateur comme mécanicien de maintenance de systèmes automatisés qu'on retrouve dans le compagnonnage.

#### **N. Milion :**

Avez-vous des questions ?

#### **Quelqu'un dans le public :**

Vous avez ouvert le débat en donnant quelques chiffres sur la France, pouvez-vous en donner aussi quelques-uns sur l'Europe ? Positionnement de l'artisanat dans les différents pays européens, je pense à l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie, en particulier.

#### **P. Durand :**

Au préalable, je voudrais vous dire que c'est pour moi un plaisir d'être ici, j'en suis très honoré. Concernant le côté européen des choses, on peut dire que dans l'Europe des quinze, actuellement, l'artisanat existe à peu près tel qu'on le conçoit, uniquement dans quelques pays c'est-à-dire en Allemagne - la définition française ressemble de plus en plus à la définition allemande de l'artisanat ; sachant que les Allemands seraient en train de quitter leur propre définition, nous allons donc tôt ou tard avoir un problème. Excepté ces pays, on ne peut pas dire que l'artisanat tel qu'on le conçoit en France existe dans le monde anglo-saxon, qui est le monde dominant, à savoir l'Angleterre et tous les pays qui se reconnaissent dans ce monde atlantique ou plus globalement le continent nord-américain où l'artisanat n'existe pas.

A l'Est, au-delà du mur, avant les années quatre-vingt-dix, la notion d'artisanat n'existait plus. Pour vous citer une anecdote : à l'époque, je faisais partie d'un syndicat d'artisans du bâtiment, et un voyage avait été organisé par les artisans du bâtiment français à Timisoara en

Roumanie. Il existait une seule entreprise de dépannage à domicile, mais énorme. Imaginez-vous dans un système où vous avez besoin de faire réparer votre voiture ou votre machine à laver et vous téléphonez à une énorme entreprise. Sur la notion d'artisanat telle que nous, Français, nous la concevons, on se reconnaît. On travaille beaucoup avec les Allemands et les Italiens, mais travailler avec l'artisanat anglais cela n'existe pas, tel que nous le concevons.

**R. Klapisch :**

Concernant le monde anglo-saxon, je pense qu'il y a malgré tout l'artisanat d'art qui, lui, est florissant c'est-à-dire les potiers et les tisserands qui sont une réaction contre les objets standardisés.

**P. Durand :**

Lors d'un voyage à Tahiti, territoire qui est en fait dans le monde anglo-saxon, j'ai pu constater avec les artisans de métropole qu'il ne s'agit pas là d'artisanat d'art, mais d'artisanat traditionnel.

L'artisanat d'art tel qu'on l'envisage avec notamment les Italiens, n'est pas un artisanat traditionnel, mais un artisanat d'aujourd'hui dans lequel on doit injecter de la créativité et du design. Il ne s'agit pas seulement de reproduire, mais d'être au fait des tendances du moment. Quant aux artisans français ou allemands, les électriciens, les plombiers, les maçons, les boulangers et bien d'autres, pour eux artisans, l'artisanat d'art n'est pas de l'artisanat. Ils se reconnaissent difficilement dans l'artisanat d'art.

**P. Faugeras :**

Pouvez-vous nous donner une définition de l'artisanat aussi synthétique que possible ?

**P. Durand :**

Non.

**N. Milion :**

Qui veut se lancer ?

**O. Contant :**

Pour essayer de faire simple, il y a peut-être deux critères qui permettraient de caractériser une entreprise artisanale, c'est d'abord sa taille parce qu'à la création, une entreprise artisanale a moins de dix salariés, et ensuite le secteur d'activité. L'artisanat correspond à environ 250 métiers et si l'on essaye de les classer, on a trois grandes familles : tous les métiers du bâtiment (charpentiers, maçons, plombiers, menuisiers), tous les métiers de bouche (boulangers, bouchers, charcutiers et pâtisseries) et tous les métiers liés à la production et aux services (cela va des entreprises de réparation mécanique en passant par les pressings, les fleuristes, les coiffeurs, les imprimeurs, les photographes).

**L. Bonnaud :**

Je voudrais juste rajouter quelque chose en disant qu'au bout du compte, l'artisanat et l'artisan, c'est un état d'esprit. L'artisanat combine une des formes les plus élaborées de l'intelligence, qui allie l'intelligence de l'esprit, l'intelligence du geste et enfin l'intelligence de la relation sociale et du cœur.

**N. Milion :**

Peut-on limiter le métier de l'artisanat à une technique ou est-ce plus que cela ?

**A. Malicot :**

La question de la définition de l'artisanat est intéressante parce qu'on est toujours dans une ambiguïté entre artisanat et métier. L'artisanat caractérise en fait un type d'entreprise qui utilise des compétences de métier, mais la notion de métier est différente de celle d'artisanat. On fait souvent une assimilation parce qu'il y a dans l'artisanat une similitude entre le métier de l'entreprise et le métier des hommes qui sont dans l'entreprise, ce qui n'est pas toujours le cas dans l'industrie où l'on a des entreprises qui ont un métier et qui utilisent des compétences d'hommes ayant un autre métier. Je prends un exemple tout simple : je suis originaire de l'Anjou où il y a l'entreprise Cointreau que tout le monde connaît. Son métier consiste à fabriquer et à vendre des liqueurs. Quand on va à la sortie de l'usine et qu'on regarde les hommes qui en sortent et qu'on leur demande quel est leur métier, ils sont presque tous mécaniciens de maintenance de systèmes automatisés.

C'est une question qui paraît préoccupante parce qu'en faisant ce type de confusion, on risque de perdre la notion même de métier, c'est-à-dire qu'un métier est toujours porté par un homme qui a un métier, et il y a une structure dans laquelle vivent ces hommes qui peut être une entreprise de type artisanal ou de type industriel.

On peut donc trouver des gens d'un même métier exerçant leur savoir-faire dans des entreprises de type très différent. On a des charpentiers qui sont dans des entreprises artisanales, où ils sont deux ou trois compagnons ensemble, et on a des charpentiers qui sont dans des grandes entreprises du bâtiment de type industriel. Si vous prenez un plâtrier, certains travaillent dans des entreprises de plâtrerie traditionnelle et d'autres travaillent dans des fonderies d'art parce que pour faire de la fonderie d'art, on a besoin de la compétence du plâtrier.

Il faut donc bien distinguer cette notion d'artisanat, qui va être une qualification d'entreprise, avec la notion de métier, qui doit plus s'appliquer à une personne qui a des compétences bien précises. Il est exact que cela soulève des problèmes quant au devenir des métiers dans la mesure où la représentation des métiers est faite par des structures qui ne sont pas forcément les structures des métiers des hommes qui pratiquent dans les entreprises.

Je prends un autre exemple, le métier de cordonnier bottier qui était jadis un métier très florissant. Il s'est vu

rapidement supplanté dans sa fonction de faire un objet chaussant par des usines, c'est-à-dire que les fabriques de chaussures qui se sont mises en place ont fait de la chaussure un objet de consommation courante. Le cordonnier s'est ainsi vu contraint de faire des chaussures très spéciales pour les très fortunés ou pour ceux qui ont un handicap, mais ils ont dû faire la maintenance de cet objet chaussant et ils sont ainsi devenus réparateurs en chaussure. La réparation, avec le temps, valant plus ou moins le coup, les seules choses qu'ils ont dû réparer étaient les semelles qui s'usaient plus vite et si l'on pouvait remplacer vite une semelle, c'était bien. Et puis dans certains cas, cela n'a pas suffi pour que le cordonnier puisse en vivre. Il s'est donc demandé ce qu'il pouvait faire «vite» pour lui permettre d'en vivre. Ainsi, en même temps qu'il faisait le talon minute, il s'est mis à faire la clé minute et aujourd'hui, il fait la carte de visite minute !

Quand on regarde la formation pour le cordonnier bottier, on va dire : «former un jeune cordonnier bottier, c'est lui faire faire du talon minute, de la clé minute, de la carte de visite minute, de la plaque minéralogique minute, etc.». Sommes-nous dans le métier de cordonnier bottier dans ce cas-là ? Absolument pas. On est dans une problématique d'entreprise, et pendant ce temps, ceux qui faisaient les objets chaussants, les fabriques de chaussures, et j'en ai fait l'expérience, les «grands» sont tous venus nous voir en disant : «On a un gros problème, on a des gens qui savent faire les chaussures c'est-à-dire telle et telle opération, et la somme des opérations nous fait une chaussure, mais on n'a plus une personne qui a une connaissance globale de l'objet chaussant et qui soit capable de conduire toute une équipe de production, qui soit capable de faire un prototype voire même de conduire une équipe qualité». Il faut avoir une vision globale. Ils nous ont donc demandé de leur envoyer des cordonniers bottiers pour leurs ateliers de prototypes, pour leurs responsables de production ou pour leurs responsables qualité.

On se disait donc : allons-nous encore former des cordonniers bottiers si, dès le CAP, on leur fait faire de la clé minute, de la plaque minute, etc. ? C'est un gros risque, à mon avis, pour les métiers.

#### **Quelqu'un dans le public :**

J'ai retenu le nombre de personnes dans la petite cellule économique qui semble être le premier grand critère de l'artisanat. Le deuxième semble être le fait que les artisans ont une succession de tâches plus ou moins complexes avec de l'initiative sur chaque intervention. Y a-t-il un statut juridique franchement différent de celui de l'employé d'une entreprise plus grande ?

#### **P. Durand :**

C'est un grand débat. Vous avez donné une définition juridique. Juridiquement, il existe 250 activités artisanales, mais à l'évidence, pour le commun des mortels, le fait que le boulanger, le poissonnier, soient dans l'artisanat est normal, mais le fromager, lui, ne l'est pas.

Bizarre, n'est-ce pas ? Néanmoins, l'affineur de fromage est classé dans les activités artisanales. Tout cela pour vous dire qu'à un moment donné, l'état des activités artisanales est globalement le même, mais lorsqu'on regarde sur une période assez longue, on voit que cela évolue.

Un autre exemple, en 1996, lorsque le Premier ministre actuel était le ministre de l'Artisanat et des Petites Entreprises, les restaurateurs de métier avaient demandé à intégrer l'artisanat, car, par opposition aux vendeurs de pizzas surgelées, ils disaient : «nous nous reconnaissons dans l'artisanat et non dans la restauration rapide». Ces restaurateurs sont cependant restés dans le commerce et l'industrie alors qu'en fait, on touche à l'une des choses les plus importantes pour l'artisanat et les artisans : à un moment donné, ce sont quand même des hommes et des femmes qui utilisent leur intelligence et leur main pour transformer quelque chose. On n'est pas dans une situation qui consiste uniquement à dire : «j'achète quelque chose, je le package et je le revends», mais on est aussi dans une activité de transformation. Il y a de la valeur ajoutée dans l'artisanat et c'est une valeur ajoutée avec un savoir-faire nécessaire.

#### **N. Milion :**

M. Malicot, la définition de M. Durand vous convient-elle mieux ?

#### **A. Malicot :**

Je ne peux pas être contre le fait qu'on dise qu'il existe une plus-value et un savoir-faire dans l'artisanat, mais j'avais envie de le taquiner : le boulanger qui est salarié du magasin Carrefour d'à côté et qui fait son pain, il est boulanger, mais pas artisan.

#### **P. Durand :**

Oui. Dans ce cas, pour l'assemblée permanente des Chambres de métier et pour les artisans, à artisanat on «oppose» le salariat.

Etre boulanger chez Carrefour est une chose, on a un manager. Quand on est artisan boulanger, c'est autre chose et quand on est salarié d'une entreprise artisanale, ce n'est pas non plus la même chose que d'être salarié chez Carrefour ou un autre.

#### **A. Malicot :**

Mais en termes de savoir-faire et de métier...

#### **N. Milion :**

Nous avons plusieurs questions.

#### **Quelqu'un dans le public :**

Par rapport à tout ce que vous venez de dire et à tous les métiers que vous venez d'évoquer, manuels naturellement, pensez-vous qu'ils sont suffisamment valorisés au regard de nos sociétés actuelles compte tenu du niveau d'études demandé ? Je parle par rapport aux métiers dits «intellectuels». Nos sociétés ont tendance à fonctionner



de manière un peu incohérente en voulant favoriser les métiers intellectuels plus que les autres, mais il y a certainement une raison. Il est vrai qu'il y a aussi un manque d'études.

**N. Milion :**

Je vais me tourner vers M. Durand parce qu'il ose dire «Heureusement qu'il y a des gens qui ne marchent pas bien à l'école parce que ce sont eux les créateurs d'entreprise».

**P. Durand :**

Lors d'un colloque au CNAM sur la création d'entreprise, il y a quelques mois, Jacques Marseille, qui est professeur d'histoire à la Sorbonne, se félicitait de l'existence de l'échec scolaire en France c'est-à-dire de l'ordre de 50 à 60 000 jeunes qui sortent sans diplôme du système scolaire. Il constatait que, finalement, lorsqu'on regarde notre pays, s'il n'y avait pas d'échec scolaire, il n'y aurait pas de chefs d'entreprise.

La situation dans laquelle nous sommes est paradoxale car les plus brillantes écoles, qui sont censées former des managers et des chefs d'entreprise, sont celles qui forment d'abord des cadres supérieurs et cela donne assez peu de chefs d'entreprise derrière. 55 % des artisans sont des hommes et des femmes qui sont passés par l'apprentissage d'un métier, et une fois leur métier appris, ont été conduits, par la voie de la promotion sociale, à devenir chefs d'entreprise. En effet, dans l'entreprise telle que nous la connaissons c'est-à-dire structurée et développée, si l'on n'est pas ingénieur bac plus 5 ou 6, on ne franchit pas beaucoup d'étapes dans la hiérarchie. La promotion interne est limitée. Nous ne sommes pas en Allemagne, nous avons des qualités, mais aussi quelques défauts. Dans l'entreprise française, et notamment celle du bâtiment, quelqu'un qui a son CAP peut monter jusqu'à chef d'équipe, chef de chantier, mais il ne rejoindra jamais l'état-major de l'entreprise. Donc il se retrouve à créer son entreprise.

Par rapport à la notion de savoir si l'on paye mal ou bien le travail manuel en France, je ne sais pas. Si l'on écoute le consommateur qui, un samedi soir, a oublié ses clefs et qui fait venir un serrurier, cela lui coûte plusieurs milliers de francs. Il va trouver que le serrurier gagne bien sa vie. Nous sommes dans une société, qu'on le veuille ou non, où l'argent dicte les choix. Quand on propose aux jeunes de s'orienter vers tel métier d'artisanat et de faire tel ou tel apprentissage, les parents, comme ces jeunes, souhaitent avant tout savoir quel est l'avenir en termes de salaire.

**N. Milion :**

Il y a peut-être dans votre question madame, l'idée de l'image du métier lui-même ?

**La même personne dans le public :**

Je pense qu'il serait souhaitable et bon que le niveau d'études soit un peu supérieur pour ces personnes qui

effectuent ce qu'on appelle un métier manuel. Je pense qu'il y a un manque d'études malgré tout.

**N. Milion :**

M. Malicot, vous qui formez les compagnons, qu'en pensez-vous ?

**A. Malicot :**

C'est vrai qu'on a, dans notre société, culturellement souligné l'importance de la parole. Si l'on ne sait pas manipuler les verbes et les concepts, on n'est pas bon. Néanmoins, on doit faire attention à notre vocabulaire. Parfois, les métiers sont appelés «métiers traditionnels» ou «métiers manuels». Je préfère à «métiers traditionnels» la formule «métiers qui ont une histoire» parce que nos métiers ont une histoire et un devenir, et aujourd'hui, des métiers qui ont une histoire, peut-être ancienne, ont des techniques très modernes et font appel à des connaissances tout à fait actuelles.

Premièrement, entre métier manuel et intellectuel : quand on emploie l'expression «métier manuel», je ne sais pas trop ce que cela signifie parce que les métiers qu'on dit «manuels» sont souvent des métiers qui demandent une forte initiative. La personne doit avoir des qualités d'adaptabilité parce qu'à chaque fois, elle fait des pièces uniques c'est-à-dire qu'on est à chaque fois dans le domaine du prototype, de la situation nouvelle. Cela fait donc intellectuellement appel à des choses importantes.

Deuxièmement, je vous assure que la première fois que j'ai vu une épure de charpente, j'ai trouvé cela abstrait, et largement aussi abstrait qu'une équation à deux ou trois inconnues. Si l'on ne sait pas lire l'épure, si l'on n'a pas le langage du professionnel, on ne peut pas réussir à réaliser les choses. Tous les métiers supposent des jeux intellectuels.

Je constate que le système d'orientation vers les métiers, actuellement et depuis déjà les années soixante, a été basé sur une orientation par l'échec : «Tu ne peux pas faire cela, donc tu vas faire un métier». Autrefois, on voyait encore les métiers se pratiquer : en traversant le village, on passait à côté du forgeron, du menuisier et on voyait les gens pratiquer leur métier. Aujourd'hui, les jeunes ne savent plus en quoi consistent les métiers. Si vous demandez à un jeune ce que fait un chaudronnier, il aura beaucoup d'hésitation. En leur disant : «Tu vas aller vers un métier», d'une part, on leur donne un sentiment d'échec, et d'autre part, quel métier ?

Personnellement, je pense qu'il est préférable de commencer par apprendre un métier et puis de se former. Le reproche que je ferais à notre système éducatif, c'est de ne reconnaître qu'un modèle pour accéder à la connaissance. On a des jeunes qui viennent pour apprendre un métier, et au bout de peu de temps, ils s'aperçoivent qu'ils vont apprendre par le métier, et le métier devient un autre chemin de la connaissance. Je pense à des jeunes qui ont commencé avec un CAP de mécanicien automobile appris dans un garage et qui sont devenus majors de leur

promotion comme ingénieurs. Certes, ce sont peut-être des exceptions, mais ils ont trouvé un autre chemin.

Aujourd'hui, on ne reconnaît comme chemin de la connaissance que ce qui passe par l'intellect et le rationnel et on ignore assez souvent ce qui passe par le sensible. En étant face à la situation et aux opérations, ils vont redéployer des mécanismes de connaissance et cela me paraît important. Ce n'est pas le niveau d'études de départ qui va être essentiel, mais l'accompagnement culturel dans la progression de l'homme de métier.

#### **N. Milion :**

Vous retrouvez-vous M. Bonnaud dans le discours de M. Malicot ? Les jeunes qui intègrent l'Institut supérieur des technologies automobiles, au sein de Véhipôle, sont-ils des jeunes arrivés là par échec ?

#### **L. Bonnaud :**

Certains oui parce qu'on commence au CAP, mais on va jusqu'au BTS en passant par le bac professionnel. Je suis d'accord avec les propos de M. Malicot, mais je voudrais apporter quelques compléments d'information. Quand vous parlez de la valorisation du travail manuel, il est exact qu'on devrait la faire. L'artisanat a été le parent pauvre. Il ne faut pas oublier pourtant que l'artisanat, dans son ensemble, représente, en apprentissage, 170 000 jeunes formés chaque année, ce qui n'est pas rien. La progression dans les métiers et en particulier dans les métiers de l'automobile, peut être importante pour le jeune qui a de l'ambition.

Un exemple : il y a deux mois, nous avons eu l'honneur de recevoir Jean-Pierre Raffarin, à Véhipôle. Il y a eu une table ronde avec les jeunes, et certains venant justement de l'enseignement supérieur traditionnel (bac + 3) posaient la question : aujourd'hui, on est satisfait de ce qu'on trouve, on a de l'ambition, on veut reprendre une entreprise, mais pourquoi dans l'enseignement traditionnel, ne nous parle-t-on jamais de l'apprentissage ? C'est quelque chose qu'on ignorait complètement. Il y aurait donc une communication à faire à ce sujet.

#### **A. Malicot :**

Je voudrais juste souligner un point que vous venez de faire remarquer : depuis quelques années, on constate pour un certain nombre de métiers, un retour des jeunes avec un excellent niveau de culture générale. Nous avons fait le point parmi nos apprentis et nous avons plus de 12 % des apprentis qui ont un niveau bac et supérieur au bac. Dans des sections entières de certains métiers, on ne trouve presque que des bacheliers, qui choisissent d'aller vers tel ou tel métier et cela peut se retrouver pour tous les métiers.

On a parlé aussi de la valorisation des métiers, mais en fait, cela passe souvent par la valorisation des hommes qui sont dans le métier, c'est-à-dire que les métiers sont valorisés parce qu'il y a une image forte des hommes qui sont dans le métier. De ce point de vue, aujourd'hui, on

n'est peut-être pas trop servi par l'image qui nous arrive, à travers les médias, des hommes et des femmes qui pratiquent les métiers.

#### **Quelqu'un dans le public :**

Vous avez laissé complètement de côté une chose fondamentale : je suis physiologiste, les sciences expérimentales sont expérimentales, tout ne passe pas par le cerveau dans ces cas-là, la main travaille et c'est l'honneur de la main justement que celle de la recherche scientifique dans le domaine expérimental. Cela est vrai pour toutes les sciences, la physique, la chimie, la biologie, la physiologie, la médecine, etc., vous avez oublié tout cela.

Le problème de la recherche scientifique concerne des mesures de haute précision, donc tout cela est fondé sur la métrologie. C'est un travail mental, mais qui est replacé dans ses fondements pragmatiques par le travail de laboratoire.

Prenons par exemple le domaine biophysique et biochimie : dans mes travaux, j'ai créé, il y a près de 50 ans les capteurs cathétérissables dans le cœur pour l'oxygène, le gaz carbonique et même un photomètre absolu pour mesurer l'état d'oxygénation de l'hémoglobine. Il s'agit d'instruments miniatures. A l'époque, on ne faisait que des capteurs macroscopiques. La miniaturisation représente un travail artisanal. Mon père était joaillier fabricant ici dans l'arrondissement, j'ai appris dans son atelier plus que je n'ai appris à l'Institut de chimie. C'était un artisan qui faisait des bijoux magnifiques, il avait sept à huit employés jusqu'à la crise qui l'a ruiné.

J'ai appris le travail fin et beau et c'est ce qui m'a amené à créer toute cette biophysique de la mesure en médecine, et c'est même ce qui m'a conduit à créer la robotique chirurgicale parce que tout cela découle de cet enseignement qui se trouve être paternel. Je n'en fais pas une réclame, mais je dis simplement que la présence d'un atelier devant mes doigts a servi à quelque chose qui est un travail artisanal. C'est ainsi que j'ai pu créer, il y a maintenant des années, les IUT parce que je disais tout le temps à mes collègues : «On ne forme que des grands esprits, mais il y a des gens qui sont très adroits et très astucieux, alors pourquoi ne pas leur donner leur chance ?».

Il y a donc eu un petit progrès, qui m'a déçu d'ailleurs parce qu'en fait, on en a fait des gens pour des promotions. L'idée d'avoir des ouvriers d'élite (je me considère comme un ouvrier de la pensée) qui savent mener leur affaire tout seul ou dans un laboratoire avec un bon patron qui leur dit : «Tu fais ceci, cela» et qui savent le faire ou qui vont apprendre à le faire parce qu'on leur a dit qu'il fallait le faire. Cela, c'est un dépassement de l'individu. Il ne s'agit pas de grands discours qui remuent les foules, mais de choses concrètes qu'on tend à oublier, et si l'on continue comme cela, je vous prie de croire qu'on va à la catastrophe parce qu'on va démobiliser complètement les jeunes. On va leur dire qu'il faut qu'ils gagnent de l'argent, qu'ils vendent n'importe quoi, qu'ils rentrent dans une grande usine, etc. Laissez-les faire leur chemin en les

aidant et en aidant aussi les professeurs qui sont là et qui sont très dévoués, mais qui demandent à être aidés à comprendre la finalité de toute cette affaire.

S'instruire, oui, mais pas s'abrutir et pas chercher le monde là où il n'est pas parce que c'est une façon de perdre le sens du réel et de la raison. Je crois qu'il faut maintenant parler de ce point très grave qui est celui de la formation des jeunes. Elle n'est pas une histoire qui obéit à des règles anciennes. Elle obéit à des besoins que chacun doit cogiter et amener à promotion, et à ce moment-là, nous aurons vraiment fait quelque chose pour notre époque.

#### **N. Milion :**

Merci monsieur. C'est exact qu'il y a d'autres exemples de savoir-faire qui ont apporté peut-être à des laboratoires de recherche - je pense à l'horlogerie, à la fabrication de lunettes en Franche-Comté quand tout s'est un peu cassé la figure, on avait un savoir-faire qui a servi ailleurs.

#### **Quelqu'un dans le public :**

Je m'interroge depuis le début du débat, dont le sujet est l'artisanat et les artisans, sur la pérennité des artisans et de l'artisanat. Il me vient à l'esprit un certain nombre d'exemples : finalement le support de l'artisanat, ne serait-ce pas nous, les clients allant dans un sens où l'on sort du monde de l'industrie et où l'on valorise les choses et où l'on va un peu vers le luxe. Il existe plein d'exemples comme Louis Vuitton qui fait des œuvres d'art, Chaperon qui faisait des œuvres d'art ou simplement un menuisier. J'ai eu à faire un escalier en bois chez moi, j'avais deux solutions : ou j'allais chez Lapeyre, cela ne me convenait pas et cela ne marchait pas, ou je le faisais faire par un menuisier. Le menuisier m'a fait une rampe galbée et m'a fait un bel escalier.

Pour revenir à des choses plus terre-à-terre pour les clients que nous sommes, je suis désespéré de voir que certains objets ne peuvent plus être réparés parce qu'on ne trouve plus l'artisan pour les réparer. Contrairement à notre ami, j'ai une voiture A6, et mon indicateur de température extérieure ne donnait plus son indication avec un éclairage. Pourquoi ? Parce qu'il y a un capteur analogique, et un petit boîtier qui transforme en numérique, avec dans ce boîtier, une petite lampe à incandescence pour rallumer l'indicateur. J'ai pris ce boîtier, je l'ai ouvert - je suis électronicien -, j'ai cherché ce qui n'allait pas et j'ai pu détecter que la lampe était morte. Je ne connais pas le prix de cette lampe, qui est grosse comme la moitié d'un petit pois. Que vais-je faire ? Je vais chercher cette lampe, la changer et le boîtier remarquera parce que l'électronique à une fiabilité sans commune mesure avec la petite lampe qui s'allume et qui s'éteint. Or j'aimerais bien trouver un réparateur qui fasse ce que je suis capable de faire, et c'est cela l'artisan selon moi, une personne capable de résoudre des problèmes, et non l'industriel qui jette à la poubelle le boîtier qui coûte l'équi-

valent de 150 € plus la main d'œuvre pour ouvrir le tableau de bord. Alors où est la pérennité ? Est-ce que c'est nous les clients ? Va-t-on vers du luxe ?

#### **N. Milion :**

Sur Véhipôle, peut-on aider monsieur ?

#### **L. Bonnaud :**

Monsieur a les capacités d'avoir pu démonter son système et d'avoir compris son fonctionnement, mais au niveau des artisans et notamment des petits garages, le mot d'ordre est de ne rien démonter. Dans ces cas-là, pour la petite lampe qui coûte trois fois rien, on va changer l'intégralité du système. Il faut savoir que votre petite lampe, auparavant, était raccordée à la masse et à la batterie, et c'était relativement simple ; mais maintenant, avec les systèmes multiplexés, cette petite lampe peut très bien être raccordée à la radio ou à l'essuie-glace, si bien que si vous n'avez pas les outils nécessaires pour faire une interprétation et vous ne saurez pas d'où vient la panne.

Cela devient donc de plus en plus complexe, mais je crois qu'avec l'autre exemple où vous avez eu la chance de trouver un menuisier qui veuille bien vous faire un escalier, la crainte est que, comme pour les peintres, le menuisier perde son savoir-faire et qu'il ne devienne qu'un poseur parce qu'il y a telle entreprise qui fabrique aujourd'hui des fenêtres industrielles, des escaliers industriels, etc.

Il faut donc être très attentif à cela et c'est notre rôle dans la formation. Quand on parle de formation automobile, il y a des bases, et ces bases sont essentielles. Un technicien expert qui ne connaît pas complètement l'architecture d'une voiture sera vite perdu et devra savoir comment fonctionne un moteur à quatre temps. Il doit donc avoir les bases au départ pour ensuite acquérir des connaissances au fur et à mesure.

#### **N. Milion :**

M. Malicot, clé minute ? Escalier minute ?

#### **A. Malicot :**

Pourquoi pas ? Derrière cela, réside le problème du coût. On a la chance d'avoir des professionnels qui travaillent pour des clients pour lesquels l'aspect financier n'est pas un problème et ils se régaleront, mais la majorité des gens ne sont pas forcément dans cette situation. Il ne faut donc pas opposer les deux. On peut avoir besoin de Lapeyre pour fournir des escaliers dans les maisons où il faut aussi monter à l'étage !

En revanche, il existe un réel problème des savoir-faire de métier. Par rapport au devenir et à l'évolution des métiers, on a tendance à vouloir trop coller aux besoins immédiats de l'économie, or on n'y arrivera pas, on aura toujours du retard et on manquera les bases essentielles pour construire ensuite des parcours de formation. Dans notre approche, on essaie de dire que les jeunes, au moins au niveau de l'apprentissage, acquièrent les éléments de



base du métier et cela se résume parfois à sept ou huit opérations fondamentales. Ensuite, il y aura tout le temps d'un parcours de fonctionnement pour acquérir les compléments et se spécialiser sur tel ou tel aspect, en fonction de l'orientation et du choix personnel de chacun.

Il est important de parler du métier comme culture. Faire rentrer la personne dans le monde de son métier. Je me souviens d'une expérience qu'on a faite, où l'on nous a demandé de former les fontainiers du château de Versailles. Les fontaines du château n'ont pas été touchées depuis l'origine et quand il y a un problème d'eau, on a deux solutions : soit on met du plastique et on fait une alimentation d'eau et les fontaines fonctionnent bien et on ne boit pas. Ou bien, on se dit qu'on a un patrimoine de savoir-faire de métier, on essaie de le maintenir et l'on continue. Il est clair qu'il n'y avait plus grand monde qui savait faire ce qui s'est fait à l'époque du château de Versailles, et l'on a fait appel à nous. Un compagnon plombier s'est engagé et a fait la formation des fontainiers. Il a refait les outils, refait de la soudure au plomb, etc. Or cet homme est aujourd'hui chef d'entreprise et installe des baignoires. Il n'y a donc pas d'opposition parce que c'est un homme qui a la culture de son métier. Un challenge lui a été proposé, qui l'a intéressé ; il l'a accepté, a recherché tous les savoir-faire de l'époque et il a réussi à reconstruire, mais cela ne l'empêche pas aujourd'hui, s'il veut vivre, de répondre aux besoins de la majorité des clients d'aujourd'hui.

#### **R. Klapisch :**

Je suis content que la discussion s'amorce sur la question des métiers plutôt que sur la question des structures administratives parce que ce que nous voyons, nous, profanes, ce sont les métiers. J'observe qu'il existait, il y a un siècle, des savoirs qui avaient une utilité pratique : on trouvait des potiers, des forgerons, des tisserands. Maintenant on sait bien que la grande industrie fait un certain nombre de choses avec des robots, mais il n'en demeure pas moins que de ces savoirs peuvent venir alors deux choses.

La première est l'artisanat d'art, c'est-à-dire que vous avez un certain nombre de gens qui réagissent devant les objets standardisés et qui sont prêts à payer un prix supplémentaire pour avoir un objet un peu unique. Est-ce toujours du design ? Je ne sais pas dans le cas de Vuitton, mais dans le cadre de la culture du bois des menuisiers de la Vallée d'Aoste, ce sont des travaux extrêmement traditionnels. La première voie de cette mutation est effectivement l'art ou le désir des gens d'avoir des objets uniques.

L'autre constat serait d'avoir effectivement les travaux de prototypie dans l'industrie, aussi bien la carrosserie que d'autres domaines, avec des gens qui ont été formés comme bijoutiers. Dans un laboratoire devenu plus industrialisé comme le Centre européen de recherche nucléaire où j'ai travaillé pendant une dizaine d'années, il y avait des ouvriers extraordinaires qui étaient capables de faire des soudures à l'argon impossible à faire autrement.

C'était donc des gens qui avaient l'habileté dans leurs mains, mais qui possédaient à fond toutes les technologies, les propriétés des matériaux, ce qui allait se dilater, se déformer, etc.

Ces savoirs très pointus, basés sur des choses traditionnelles, ont une évolution qui n'est peut-être pas la grande production, mais qui peut être le prototype de la grande production aussi bien pour le carrossier dont vous parlez que pour les gens de laboratoire. Parmi les savants de jadis, beaucoup étaient des gens qui avaient cela dans les doigts et qui pouvaient faire des choses que d'autres n'auraient pas pu faire. Certains ont le génie dans les doigts.

#### **N. Milion :**

M. Contant, dans vos pôles de l'innovation, on essaie de mettre un lien entre un monde de la recherche et un monde de l'artisanat, deux mondes qui semblent pourtant totalement étrangers l'un à l'autre, ils ont parfois même du mal à se comprendre.

#### **O. Contant :**

C'est un peu le rôle des pôles d'innovation qui jouent un rôle d'interface entre la petite entreprise et le monde de la recherche en général. Ils ont à la fois une connaissance du fonctionnement de la petite entreprise et une connaissance technique qui leur permet de dialoguer et de se faire rencontrer deux mondes qui sont, à priori, assez opposés, qui ont une culture assez différente et il peut y avoir des à priori de part et d'autre. Un artisan n'ira pas spontanément voir un laboratoire de recherche et inversement les laboratoires de recherche n'iront pas voir spontanément les petites entreprises bien qu'ils aient des choses à faire ensemble et des enseignements et des expériences à croiser qui pourraient être enrichissantes.

#### **N. Milion :**

Racontez-nous cette histoire de machine à couper la lavande.

#### **O. Contant :**

En fait, c'est parti d'un artisan situé dans le Vaucluse près d'Avignon et qui faisait de la réparation de machines agricoles classiques du fait du grand nombre de cultures fruitières dans la région, et qui faisait aussi un peu de machines spéciales. Un jour, il est contacté par quelqu'un qui récolte de la lavande et qui souhaite mécaniser cette récolte, parce qu'il s'est aperçu qu'aucune machine spéciale n'existait. Un pôle d'innovation basé à Avignon a travaillé avec l'Ecole centrale de Paris avec une quinzaine d'élèves ingénieurs pour réaliser un prototype de machine à récolter la lavande qui marche. L'entreprise réfléchit maintenant pour commercialiser cette machine en petite série.

On disait plus tôt que l'artisanat avait une image désuète et que les jeunes n'étaient pas forcément attirés par ces métiers. De plus en plus d'élèves ingénieurs tra-

vailent pour les très petites entreprises et sont de plus en plus intéressés par la création ou la reprise d'entreprises dans le secteur artisanal. Je ne pense pas que cela soit anecdotique parce qu'on en voit de plus en plus. De plus en plus de jeunes sont, je ne dirais pas déçus, mais reviennent un peu du monde de la grande entreprise. Travailler dans une petite structure suppose plus d'autonomie et plus de responsabilités.

Si l'on devait revenir sur la définition de l'artisan, avant tout, un artisan est une personne qui veut être son propre patron.

**N. Milion :**

J'aime vous avoir tous deux côte à côte, M. Malicot et M. Contant parce que M. Malicot est un peu le gardien du temple...

**A. Malicot :**

Vous me direz de quel temple ! Et je dois dire qu'on est pôle d'innovation pour les métiers de la bière.

**N. Milion :**

A Rodez, c'est une belle image parce que les deux bâtiments sont collés l'un à l'autre, à la fois le pôle de l'innovation et la maison des Compagnons.

**A. Malicot :**

C'est la même maison.

**N. Milion :**

On peut donc à la fois se préoccuper de son histoire et regarder vers l'avenir.

**A. Malicot :**

C'est tout à fait lié. Je pensais, au travers de ce qui a été dit, à la restauration de la façade de l'église Saint-Gervais, c'est magnifique. J'ai eu la chance de pouvoir aller régulièrement sur le chantier voir ce qu'il se passait. Le conducteur de travaux, qui est tombé amoureux de cette façade, expliquait tout le travail qu'il y avait eu en amont sur les échafaudages. Ils ont utilisé les techniques les plus modernes d'échafaudage pour pouvoir transporter là-haut des blocs de pierre de plus de quatre tonnes qu'ils ont posés directement avec des camions-grues. Ils ont pu ainsi refaire certains aspects de la façade à l'identique par rapport au début, alors que certaines restaurations avaient été faites à la fin du siècle dernier avec du béton parce qu'à l'époque, on n'avait pas les moyens de levage actuels.

Je m'aperçois qu'à la fois passé et présent se complètent ; les capacités nouvelles apportées par les recherches d'aujourd'hui sont intéressantes aussi pour les savoir-faire anciens.

Il faut donc penser les métiers comme on pense un patrimoine c'est-à-dire que c'est quelque chose qui a toute une histoire, qui a des savoir-faire qu'il ne faut pas perdre ; mais si être les gardiens du temple, c'est être

uniquement les gardiens du savoir-faire du passé, c'est se condamner aussi à mourir. Je dis souvent que si les Compagnons du devoir ont une tradition, c'est bien celle d'avoir toujours innové. C'est en essayant toujours d'être attentif à ce qui se passe aujourd'hui qu'on peut faire que les savoir-faire d'autrefois vont encore avoir sens et exister aujourd'hui. Pour durer, il y a nécessité de penser au devenir.

**Quelqu'un dans le public :**

Ma première question s'adresse à André Malicot pour savoir s'il a des chiffres sur les vingt dernières années quant au nombre de compagnons qui sont devenus des salariés de grandes entreprises. Ma deuxième question : pour le devenir de l'artisanat, il faudrait, compte tenu de cette loi du marché et de l'argent qui existe aujourd'hui, qu'il y ait une sorte de «commission du titre de l'artisan» parce que si l'on ne connaît pas le métier, on peut toujours s'installer artisan. Il y a des victimes de cet artisanat tournant qui n'enrichissent pas l'image de l'artisan en devenir.

**A. Malicot :**

Concernant les chiffres : nos chiffres seraient sans doute à réactualiser mais 40 à 45 % des personnes que nous formons deviennent le repreneur ou le créateur de leur propre entreprise, et souvent dans des entreprises de type artisanal. On en a à peu près 20 % qui sont cadres ou agents de maîtrise, 20 % restent ouvriers et ouvriers hautement qualifiés, à peu près 10 % vont vers des fonctions d'ingénieur, d'architecte ou deviennent formateurs dans différentes structures. Il reste un petit pourcentage pour le reste classé en «autres».

Les chiffres évoluent-ils ? Cela bouge et c'est variable selon les métiers. Si l'on prend les mécaniciens, on en trouvera nettement moins en tant qu'artisans, mais beaucoup plus dans la grande entreprise, alors que si l'on prend les couvreurs, on les trouvera plus comme artisans. Cela évolue selon la conjoncture économique. Les années 1990 à 1996 n'étaient pas favorables à l'installation dans le secteur du bâtiment comme artisan. Depuis 1999, on a vu beaucoup de jeunes s'engager, sans grande difficulté, dans la création de leur propre entreprise.

Néanmoins, on voit naître un nouveau type d'entreprise artisanale - et c'est en cela que je crois au devenir de l'artisanat -, c'est-à-dire qu'on voit des gens qui ont fait une formation, y compris une formation supérieure, à partir d'un métier et qui s'installent comme artisan et proposent leurs services aux entreprises et aux grandes entreprises. Ainsi, on a des équipes qui se réunissent autour de projets et qui sont capables de se disloquer à la fin, et l'on va ensuite proposer son service et sa compétence à d'autres entreprises. C'est assez flagrant notamment chez les tailleurs de pierre, qui sont des gens indépendants, mais ils créent leur propre entreprise. Ils deviennent plus ou moins des bureaux d'étude, mais ils vont proposer leurs services lors de chantiers particuliers ou exceptionnels.

**N. Milion :**

Merci M. Malicot. M. Durand, pour répondre à la deuxième partie de la question, vous qui travaillez dans les chambres de métiers à l'immatriculation des entreprises, au registre, ou plus exactement au répertoire des métiers, vous voyez-vous dans une «commission du titre de l'artisan» ?

**P. Durand :**

La réponse de l'artisanat aujourd'hui c'est «vive la liberté du commerce et de l'industrie». Les corporations ont été abolies, ce n'est donc pas pour y revenir d'une manière ou d'une autre. Maintenant, je vais tempérer la chose : quand je parlais de l'artisanat allemand, en Allemagne, ne peut s'intituler «artisan» que celui qui a le brevet de maîtrise, et celui qui n'a pas le brevet de maîtrise peut être chef d'entreprise. Donc on peut très bien avoir un plombier allemand qui a son brevet de maîtrise et qui s'appelle «artisan», et à côté, un plombier qui n'a pas le droit de s'appeler «artisan» mais qui fera la même chose. Les Allemands sont donc dans une situation kafkaïenne et ils essayent d'en sortir.

En ce qui nous concerne, depuis la loi de 1996, il est indiqué que dans les activités, et non les métiers, où il y a un risque pour la santé ou la sécurité, un niveau de formation minimum est demandé pour exercer le métier. C'est demandé à l'entreprise artisanale comme à l'entreprise non artisanale. Le niveau retenu en 1997 était le CAP. Certes, on pourrait dire que le CAP n'est pas suffisant pour certains métiers. Certains disent que cela ne suffit pas ; pour d'autres, un CAP n'est pas si simple à obtenir. Si c'est la possession du CAP et donc du diplôme - vieux réflexe français - qui prime, il y a énormément d'excellents professionnels qui n'ont pas leur CAP parce que le CAP est difficile à obtenir sur les matières générales pour celles et ceux qui sont sortis de l'Education nationale en situation d'échec scolaire. Ils ont donc le métier mais ils n'ont pas eu les matières classiques comme le français ou les mathématiques.

Il faut savoir, aujourd'hui, que lorsqu'on passe un CAP de coiffeur, les matières qui font que cela se déroule plus ou moins bien, ce n'est plus la pratique, mais la chimie ou les mathématiques ou le français.

C'est très discuté. On peut dire que, dans une économie de marché, au nom de quoi ou de qui une commission composée de qui de quoi pourrait dire qu'un tel est un bon ou un mauvais professionnel ? Dans une économie de marché, une chose est certaine, c'est le client qui permet à une entreprise de se développer ou pas.

La seconde chose : collectivement, nous avons à faire attention à ce qui se passe, mais ce n'est pas si simple. Lorsqu'un président de chambre de métier annonce : «Je refuse d'immatriculer telle personne au répertoire des métiers parce qu'elle n'a pas la compétence», la personne fait un recours hiérarchique vis-à-vis du préfet et le préfet immatricule. On l'a vu ! Nous sommes dans une situation intermédiaire.

**Quelqu'un dans le public :**

Je travaille dans une région rurale. Dans mon métier, je vois tous les bienfaits qu'apportent les démarches sécurité et qualité, et notamment pour tout ce qui est processus industriel. En revanche, pour ce qui est du reste, ces démarches qui ont débouché sur certaines directives européennes produisent des catastrophes comme la disparition d'activités entières.

Prenons un hôtelier dans un village, il voit débarquer assez régulièrement le capitaine des pompiers qui fait une inspection ; ce dernier, au travers d'une loi toute récente, informe l'hôtelier qu'il existe des nouvelles normes d'incendie et qu'il n'est donc plus dans les normes. Que va faire le restaurateur ? Quand il est dans une région rurale, il est déjà à la limite de rentabilité et il va donc fermer son activité. Et si je voulais être le diable, je regarde autour de moi en jouant le rôle de capitaine de pompier, je dirais qu'il faut cloisonner tous les niveaux ici parce qu'il y a des risques d'incendie considérables et je perdrais ce site magnifique. C'est une vision extrême, mais c'est pour illustrer les dérives que je ressens de la part des directives européennes et de l'application administrative de certaines normes.

**N. Milion :**

Qui veut répondre ?

**P. Durand :**

Je puis vous dire que c'est un excellent exemple parce que quand vous dites «normes européennes», ce ne sont jamais que des textes, des normes que les Etats-membres s'imposent et imposent à leurs entreprises et à leur population. Ce n'est pas venu de Bruxelles, ce sont quand même des nationaux qui montent à Bruxelles et qui redescendent avec une norme.

En la matière, vous avez cité le cas des normes anti-incendie, mais le restaurateur a la mise aux normes de son laboratoire, il faut de l'inox partout, il faut ceci et cela, tout cela coûte très cher ; on parle d'investissements qui ne rapportent rien ou qui sont sans retour financier. Vous parliez de l'automobile, mais la peinture automobile impose une cabine de peinture, tous les déchets doivent être récupérés. Dans l'automobile, l'inquiétude est à son comble avec l'élimination des déchets.

**N. Milion :**

M. Bonnaud, les garagistes ont-ils beaucoup de soucis à se faire ?

**L. Bonnaud :**

Oui, parce que les investissements demandés pour les mises aux normes sont coûteux pour certains d'entre eux. On s'aperçoit qu'au niveau des petites entreprises et des garages, une majorité des chefs d'entreprise ont entre 55 et 60 ans, et pour ces cinq ans qui leur restent, vont-ils faire l'investissement ou pas ? C'est pour cette raison

qu'il y a des actions au niveau des chambres de métier pour inciter les jeunes à pouvoir reprendre ces entreprises quand on sent qu'elles sont prêtes à bien fonctionner. Par des normes trop contraignantes, on risque néanmoins d'étouffer une partie de ces petits garages, et notamment ce que nous appelons les MRA c'est-à-dire Maintenance Réparation Automobile, soit tous les petits garages qui ne sont pas rattachés à une marque. Quand vous parliez de votre système de capteur qui était défaillant, si vous n'êtes pas rattachés à une marque, il faudra les diagnostics et les outils de diagnostics de chaque marque.

On rebondit donc sur le travail de pôle d'innovation notamment avec une école de recherche et d'études à Brest pour trouver un système qui puisse permettre à ces petits garages d'être multimarques.

#### **L. Durand :**

Concernant les normes, l'artisanat plaide pour le résultat c'est-à-dire la santé et la sécurité ; là-dessus, nous sommes d'accord, il faut absolument assurer le principe de précaution pour la santé et la sécurité parce que c'est une demande sociale extrêmement forte. Néanmoins, il y a plusieurs voies pour arriver aux mêmes résultats et il n'est pas, dans notre conception de l'entreprise, acceptable, il est voire même inacceptable, qu'on impose les mêmes moyens de contrôle à une entreprise qui fait quelques milliers de pièces par an qu'à une entreprise qui en fait des millions. Or, c'est très précisément ce qui se passe, mais dans le jeu de la concurrence, nous sommes dans un jeu économique et sur des marchés où les normes deviennent des moyens d'éliminer les concurrents.

Le plus bel exemple, et nous sommes au CNAM, dans les années quatre-vingt-dix : la mise aux normes des machines outils est une directive qui a été mise au point à Bruxelles ; entre les fabricants de machines et les utilisateurs de machines, les fabricants l'ont emporté sur les utilisateurs.

#### **L. Bonnaud :**

Juste pour revenir sur les chiffres, vous avez parlé de traitement des déchets dans les entreprises, le coût de traitement des déchets dans une entreprise comme un petit garage représente 3 000 F par personne travaillant dans l'entreprise.

#### **Quelqu'un dans le public (inspecteur du travail) :**

J'ai l'impression d'avoir entendu certaines choses fausses. En tant qu'inspecteur du travail, on contrôle que tout coiffeur qui s'installe a un brevet ; sans brevet, il ne peut ouvrir un salon, sinon on fait un rapport au préfet et on fait un procès-verbal transmis au procureur.

Ensuite, quand on dit que c'est l'utilisateur qui a perdu pour les machines, c'est inexact. Dans la dernière réglementation des directives européennes, c'est le fabricant qui n'a pas le droit de mettre en vente, d'exposer, de donner une machine qui n'est pas conforme, et l'utilisateur peut toujours prouver par la notice qu'il l'a achetée,

et s'il l'a achetée dans un des pays de la Communauté européenne, c'est le fabricant qui est responsable.

Concernant le métier d'artisanat, au niveau de l'éducation, l'association AFPA a noté que souvent on ne refait plus de formation, on supprime des formations et ainsi des métiers disparaissent. Et quand on voit toutes les statistiques des salariés qui bénéficient de formation, c'est 80 % de cadres, à peine 40 % d'agents de maîtrise et tout juste de zéro à 5 % d'ouvriers. Ces derniers ne progresseront pas.

On voit que la loi économique fait qu'on transforme des artisans en salariés-ouvriers comme pour Lapeyre. Lapeyre rachète des petites entreprises tenues par des artisans, qu'ils transforment en salariés qui ne feront que des produits à la chaîne et qui ne seront pas de la vraie création de l'artisan au départ. Il y a donc une façon de faire perdre à l'artisan son côté épars pour que l'industrie bénéficie de cette clientèle.

#### **N. Million :**

Le point de vue de madame est très intéressant.

#### **L. Durand :**

Vous avez raison pour les coiffeurs, mais subsistent, dans l'artisanat, des métiers réglementés à savoir les coiffeurs, les taxis, les ambulanciers, les armuriers. Sur les 250 métiers de l'artisanat, c'est très peu. La coiffure est le plus important avec une réglementation de 1946, mais aujourd'hui, la France, à Bruxelles, est dans une situation difficile parce que vu de Bruxelles, la réglementation de la coiffure est une réglementation nationale sur laquelle il faudrait revenir.

Concernant la mise aux normes, je crois qu'on ne s'est pas bien compris. Je voulais vous dire que la directive «mise aux normes des machines» a été ressentie par les chefs d'entreprise de la manière suivante : dans l'impossibilité d'avoir des adaptations des machines existantes, les chefs d'entreprise ont été obligés de changer de machine. Une machine qui rendait le service attendu, peut-être pas dans les conditions les plus satisfaisantes, ne pouvait pas passer aux normes. Il fallait donc la remplacer. Pour eux, la question était la suivante : «Où puis-je me procurer de quoi mettre aux normes la machine ?». Et là, les fabricants étaient plutôt absents.

Concernant la formation, vous avez mille fois raison. La formation profite plutôt aux cadres ou aux agents de maîtrise qu'aux ouvriers.

#### **L. Bonnaud :**

Je pourrais rajouter quelque chose au niveau de la formation : il est exact que dans les métiers de l'automobile, on le ressent aussi, et c'est pour cette raison qu'il a été décidé avec l'association nationale de formation propre à la branche automobile, de créer à Véhipôle, un institut national de formation ouverte à distance. C'est justement grâce à des outils comme Internet qu'on peut permettre au mécanicien de base, dans la petite entreprise, de suivre



le maximum de formations à distance, mais cela n'empêchera pas la formation présentielle sur le terrain. Au demeurant, cela lui permettra une mise à niveau continue.

#### **R. Klapisch :**

Je veux dire une chose qui n'a pas été évoquée : on parle des métiers, or les métiers évoluent même avec la formation traditionnelle, dans la mesure où ils arrivent à utiliser des machines performantes. Si l'on prend le bois, aujourd'hui, vous avez des machines à découper le bois qui font que les balcons dans les Alpes sont beaucoup plus ouvragés. Vous avez les nouveaux matériaux, et, à la limite, vous avez des productions mixtes c'est-à-dire des artisans qui vont se servir d'un certain nombre de modules fabriqués en grande série pour faire des créations qui peuvent être individualisées et appréciées des clients.

Je pense qu'il y a donc cet aspect d'évolution avec les nouvelles technologies des métiers traditionnels.

#### **A. Malicot :**

Tout à fait d'accord. L'assemblage tenon mortaise est un assemblage très ancien qui existe encore aujourd'hui, et ce qui est intéressant, c'est que les modes de fabrication du tenon et de la mortaise, avec les outils pour le faire, ont évolué et c'est cela qui est le devenir du métier. Aujourd'hui, je pense qu'il vaut mieux se servir de certaines machines pour faire un assemblage tenon mortaise bien précis plutôt que de se dire qu'il y a le savoir-faire manuel, qu'il ne faut pas le perdre et qu'on le garde.

En revanche, il faut garder aussi ce savoir-faire parce qu'il y aura des situations par rapport aux objets anciens pour lesquels on ne pourra pas faire l'économie de savoir le faire à la main. Il faut donc, à chaque fois, toujours tenir les deux, mais heureusement que des évolutions techniques et technologiques sont réalisées pour le bien-être de l'homme. Je connais une entreprise de menuiserie qui travaille beaucoup sur l'assemblage par les colles et ils ont une zone d'expérimentation, proche de Saint-Nazaire, où ils travaillent sur les paquebots ; étant donné la nécessité de travailler avec des matériaux très légers, rigides et résistants au feu, on veut créer des décors et des ensembles en bois avec des bois en tranches fines qu'on doit coller sur de l'aluminium en alvéole. On fait aussi des tranches de pierre de 6 mm qui donnent l'impression d'être dans une salle de bain en marbre massif ; il faut s'y intéresser parce que cela fait avancer le métier, mais il faut aussi savoir faire celle qui sera en massif.

#### **O. Contant :**

Pour compléter les propos de M. Malicot, on se posait la question de savoir s'il y a des nouveaux et des vieux métiers ? Je crois que la question ne se situe pas là. Les métiers évoluent parce que le monde dans lequel on vit, évolue. Il est en constante mutation technologique, économique, et les métiers évoluent pour s'adapter à cet environnement et pour utiliser toutes les possibilités.

On peut prendre un exemple assez frappant qui est celui du boulanger : on fait du pain depuis des milliers d'années. Aujourd'hui, des boulangers utilisent des techniques assez poussées qui sont aussi utilisées par des industriels agroalimentaires, avec des techniques d'analyse sensorielle pour déterminer les goûts et les préférences des consommateurs. On peut faire des essais pour déterminer quelle sera la meilleure levure ou farine, quels seront les meilleurs paramètres de cuisson pour aboutir à un pain conforme aux goûts et aux attentes des consommateurs. Le savoir-faire, faire du pain, c'est de la farine, de l'eau et du sel, mais après il y a l'art et le tour de main pour arriver à le faire selon les goûts des consommateurs.

#### **N. Milion :**

Une dernière question ?

#### **Quelqu'un dans le public :**

Dans les nouveaux métiers de dépannage, y a-t-il une place pour les dépanneurs informatiques ? En effet, on note un accroissement des ordinateurs à domicile et pourtant peu de personnes sont compétentes pour les dépanner. Y a-t-il une voie pour les artisans ?

#### **P. Durand :**

L'évolution est en train de se faire sous nos yeux. Si demain à la Chambre de métier de Paris, vous arrivez en disant que vous voulez vous installer en dépannage d'ordinateurs, au centre de formalité des entreprises, ce sera la panique à bord ! C'est très intéressant parce que dans la nomenclature d'activités françaises de l'artisanat c'est-à-dire celles dérivées de la nomenclature d'activités françaises de l'INSEE, le dépannage informatique peut correspondre à une société de services, mais on peut le ranger dans plusieurs activités. C'est beaucoup moins simple que boulanger ou plombier ou électricien. On va commencer par vous mettre dans un code APE «courant faible ou autres». On ne vous mettra pas avec l'électroménager.

Le micro-ordinateur est très développé depuis une dizaine d'années, c'est donc tout neuf à l'échelle des activités, mais peu à peu, on voit arriver des personnes sur les métiers de la maintenance qui sont en train d'exploser y compris à l'intérieur de l'artisanat. La moindre grande surface a forcément une entreprise de télémaintenance et de télésurveillance pour ses installations et c'est une toute petite entreprise qui intervient jour et nuit ou les week-ends.

#### **N. Milion :**

Quelle filiation pour ce dépanneur en informatique ? Vous nous avez fait l'arbre généalogique du mécanicien de maintenance en système automatisé, mais là je ne vois pas.

**A. Malicot :**

Si, c'est celui qui faisait les automates à musique d'autrefois comme les orgues de Barbarie.

**N. Milion :**

Vous avez raison, on a donc l'arbre généalogique !

Je vous remercie, messieurs, d'avoir participé et d'avoir répondu avec autant de gentillesse. Pour terminer, je vous signale un livre intitulé *La revanche des artisans* de Pascal Pellan, dans la collection Ordinaire, édition Cloître. M. Bonnaud, vous connaissez bien l'auteur ?

**L. Bonnaud :**

Je le connais bien puisque c'est mon secrétaire général. Je crois que sur des questions qui ont été posées sur l'avenir de l'artisanat, vous pourrez trouver une réponse dans ce livre et vous pourrez aussi voir quel avenir se réserve l'artisanat dans sa globalité.

**N. Milion :**

Merci M. Bonnaud. Le prochain Café des techniques aura lieu le 15 mai sur le thème : «Produits jetables à l'heure du développement durable». Merci à tous.